

Les Petites Fugues 2022



LIRE MADELINE ROTH

SOMMAIRE du partage

AVANT LE JOUR (2021) // p. 2

PARCOURS DE L'ŒUVRE // p. 2

**ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS
AVEC D'AUTRES ŒUVRES // p. 5**

MON PÈRE DES MONTAGNES (2019) // p. 6

PARCOURS DE L'ŒUVRE // p. 6

**ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS
AVEC D'AUTRES ŒUVRES // p. 9**

PASSAGES À ÉTUDIER // p. 10

**D'UN LIVRE À L'AUTRE :
LECTURE TRANSVERSALE // p. 11**

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2022.

Réalisation : Audrey Gauchet

Avertissement : subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

AVANT LE JOUR (2021)

PARCOURS DE L'ŒUVRE

« Peut-être après tout que ce que j'allais chercher là-bas, c'était moi. » (p. 31)
Avant le jour, La fosse aux ours, 2021

I/ Le thème du voyage

1/ Un voyage touristique

L'héroïne raconte son séjour de 3 jours à Turin en Italie. Partie d'Avignon le lundi à 6h09, elle fait tout d'abord le récit de son voyage en train : Nîmes, puis Lyon (« À Lyon, j'avais près d'une heure d'attente. J'ai pris un café dans la gare » p. 24), puis « Chambéry. Modane. Je regardais les gens qui montaient, ceux qui descendaient » (p. 29), puis « Le train est arrivé à Turin à 12h23 » (p. 35). Le retour, quant à lui, ne sera pas détaillé ; il tiendra en une phrase : « J'ai dormi dans le train du retour. » (p. 74).

Sur place, l'héroïne est une touriste comme une autre, qui cherche son hôtel, traîne sa valise, parle anglais faute de maîtriser l'italien, cherche un endroit où manger, consulte le guide acheté en France ; elle visite deux musées : le musée égyptien d'abord (p. 48) puis le musée du cinéma (p. 54).

Une géographie de la ville italienne se dessine au fil des pages : « la via Cernaia » (p. 36), « la place San Carlo » (p. 41), « la terrasse du Stratta » (p. 41), « la petite place Piazza de la Consolata » (p. 57). Certains « effets de réel », selon la formule de Roland Barthes, (« aubergines à la parmigiana avec un verre de vin » p. 41) ou des expressions italiennes (« Ti voglio bene » p. 55, « allora » p. 56) viennent souligner le dépaysement.

Mais le voyage de l'héroïne n'est pas que géographique. Ce séjour qu'elle effectue seule, cette pause qu'elle s'accorde dans son quotidien et dans sa vie, donne lieu à de nombreuses réminiscences et à un bilan de vie.

2/ Un voyage intérieur

Loin de sa ville, de son fils, de son amant et de son quotidien, l'héroïne, à l'approche de ses 40 ans, profite de ce séjour italien pour faire le point sur sa vie : « C'est peut-être le moment que j'attendais » (p. 12). Le voyage devient donc intérieur et le récit de vacances se transforme en récit introspectif.

« Peut-être après tout que ce que j'allais chercher là-bas, c'était moi. Une idée de moi avec laquelle je pourrais vivre. » (p. 31).

Décidée à éclaircir sa vie qu'elle subit plus qu'elle ne la vit, l'héroïne est en quête d'une révélation, d'une réponse à ses interrogations, comme si l'éloignement géographique lèverait un voile et donnerait la clé de l'énigme : « Je ne sais pas ce que je vais trouver en

Italie. Je pars comme si une réponse était cachée là-bas, quelque part. » (p. 22). « Je suis venue ici pour me trouver, je pense. Alors je vais continuer de chercher. » (p. 47). Mais très vite, elle comprend que cette recherche de réponses, ailleurs, est une chimère : « Je n'étais pas tout à fait dupe. Je ne trouverais de réponse nulle part. » (p. 25). « On aurait dit que je trimbalais, dans les rues de cette ville, une valise pleine de questions. Penser que j'allais la vider était illusoire. » (p. 35). En effet, on ne se débarrasse pas de soi ainsi ; et faute de réponse, c'est avec une certitude qu'elle rentrera à Avignon, celle de ne pas quitter Pierre, l'homme qu'elle doit partager avec une autre.

3/ Un voyage artistique

Le récit de Madeline Roth est traversé par de nombreuses références artistiques. Littéraires tout d'abord. Elle cite *Antigone* de Jean Anouilh (p. 27), *Les Corrections* de Jonathan Franzen (p. 30), *De A à X* de John Berger (p. 49), *Histoire d'une femme libre* de Françoise Giroud (p. 54), et *L'Âge de discrétion* de Simone de Beauvoir (p. 56). Des références cinématographiques ensuite comme *The Hours* de Stephen Daldry (p. 33) ou *Un homme et une femme* de Claude Lelouch (p. 63) ; par ailleurs, l'héroïne visite le musée du cinéma à Turin ! Une référence picturale enfin avec le tableau de Dalí intitulé *Une jeune femme à la fenêtre* (p. 36) qui décore la chambre d'hôtel.

Ces références artistiques ne sont jamais anodines mais sont des références pour le personnage féminin et lui permettent de mieux analyser sa vie. L'art permet aussi de vivre une autre vie ; la narratrice s'imagine ainsi être l'héroïne d'un film lorsqu'elle se dirige à la gare d'Avignon : « Je m'en vais. J'avais le sentiment de partir pour toujours, avec ma petite valise qui contenait des habits pour trois jours. Je regardais trop de films. » (p. 24). Vivre, par procuration, la vie d'un autre ; prendre les mots d'un être fictif pour réussir à dire ce que l'on a sur le cœur ; c'est ainsi que la fille d'Œdipe, Antigone, devient pour la narratrice sa porte-parole (p. 27). Madeline Roth, libraire à Avignon, rappelle ainsi le pouvoir de la lecture et consubstantiellement de la littérature : « lire, beaucoup, pour toutes les vies que je n'aurai pas ? » (p. 27). Néanmoins, à Turin, l'héroïne ne lira pas : « Je traînais ma valise avec les livres dedans que je ne lirai pas. » (p. 36). Nul refuge, nulle fuite dans une autre vie pour elle cette fois-ci ; le face à face avec elle-même est inévitable.

II/ Le thème de la dualité

Le récit est traversé par de nombreuses contradictions qui témoignent du flottement, du questionnement dans lequel se trouve l'héroïne à ce moment-là de sa vie (« ... ce moi parfois tremblant, indécis, en miettes, » p. 31). Ainsi, nous pouvons citer les dualités suivantes :

• **corps/esprit** ; à l'approche de ses 40 ans, la narratrice constate l'écart qu'il y a entre son corps qui vieillit et son esprit qui lui reste jeune :

« Je me regarde dans le miroir : je ne m'aime pas. Quand Pierre n'est pas là, je déteste ce corps, ces yeux cernés, cette enveloppe qui vieillit. Dans ma tête, j'ai souvent l'impression d'avoir vingt ans, cet appétit qui était le mien, manger les heures, danser jusqu'à l'aube, aimer sans retenue. Dans ma tête, c'est encore l'enfance, l'adolescence [...] » (p. 20).

« Je prends une douche brûlante. Je me regarde longtemps. Je dois vivre avec moi. Avec ce corps qui ne redeviendra pas comme avant, qui, au contraire, continuera de lâcher, de s'épaissir, de se rider. Je n'ai quarante ans qu'en le regardant. » (p. 46).

• **être/paraître** ; l'héroïne avoue qu'elle a, pendant des années, essayé de construire une vie comme tout le monde pour répondre aux injonctions sociales et donner l'image d'une famille heureuse ; mais qu'elle a subi ce quotidien qui ne lui correspondait pas :

« Il y avait cette vie dans laquelle je m'obstinais à vivre, les choses que je faisais parce que tout le monde faisait les mêmes, alors qu'en moi ça hurlait, ça pleurait et ça ne voulait pas, mais j'achetais des fleurs, je prenais un crédit sur vingt ans, je m'appliquais à brûler des plats dont je cherchais les recettes dans des livres parce que j'imaginai que c'est ce que l'on attendait de moi. » (p. 32).

• **Joie/tristesse** ; le personnage féminin ne cesse de passer durant son séjour à Turin d'un sentiment à un autre. La peur, tout d'abord, l'envahit au moment de monter dans le train (p. 25). Puis, une grande sérénité l'habite lorsqu'elle sort de son hôtel et se promène dans la ville : « J'ai passé le reste de la journée à baigner dans une sorte de félicité naïve. [...] Je suis sortie de l'hôtel et j'ai fait le chemin dans l'autre sens, sans valise et légère [...]. Je ressentais, pleinement, et dans mon corps en entier, cette sensation que la vie me portait, et je pensais, c'est étrange, d'avoir eu si souvent le sentiment de l'exact inverse, de porter ma vie. » (p. 40). Enfin, le mal-être la rattrape et elle terminera son séjour dans « une tristesse absolue » (p. 45) : « Le soir tombait sur Turin et j'étais épuisée, épuisée et triste. C'était n'importe quoi, de passer comme ça de la sérénité à la tristesse, des certitudes aux doutes. » (p. 67).

Ces dualités sont ainsi le reflet de cette grande confusion qui habite le personnage féminin : « je pense à toutes les contradictions sur lesquelles je bute tout le temps, la passion et l'amour, être mère et être femme, à croire qu'il faut, comme ça, séparer les choses en deux et décider de l'endroit où l'on se trouve, moi, je jongle, je crois que je jongle » (p. 17).

Néanmoins, on peut souligner l'évolution, le cheminement qui s'opère, dans le récit, dans l'esprit de l'héroïne. En effet, à l'indétermination, à l'embarras du personnage au début du texte (la page 18 est révélatrice quant à ses indécisions) s'oppose une certaine acceptation de ses contradictions à la fin du séjour à Turin : « Je veux être l'aube et le crépuscule, le doute et la certitude, je veux pouvoir être perdue et sourire. » (p. 47). Ne faudrait-il pas voir ici une sagesse que veut faire partager l'auteur d'*Avant le jour* : accepter l'indécision, l'imperfection, le doute et le flottement ?

III/ Une écriture minimaliste

Le texte de Madeline Roth est un récit assez court, qui emprunte à la nouvelle toutes ses caractéristiques : peu de personnages (Lucas, le fils ; Mathieu, l'ex compagnon ; Pierre, l'amant ; et Marie, l'amie bienveillante) et une intrigue simple (une femme part seule passer 3 jours dans une ville étrangère). Néanmoins, la brièveté du texte n'empêche pas une recherche formelle, qui se veut délibérément minimaliste. Admiratrice d'Annie Ernaux, Madeline Roth lui emprunte son style brut, au couteau, factuel et sans fioriture, son « écriture plate » (Annie Ernaux, *La Place*, 1983). En effet, il n'est pas question ici de procédés littéraires complexes ou d'envolées lyriques ; l'auteur d'*Avant le jour* fait le choix de mots simples : « Je suis montée dans le train, j'ai pris la place à côté de la fenêtre. J'ai regardé la place vide, la place de Pierre. J'avais des livres dans mon sac mais je n'ai rien sorti. J'ai posé ma tête contre la fenêtre. » (p. 25). L'emploi du passé-composé, comme chez Annie

Ernaux, donne l'effet d'une longue confidence, crée une proximité avec le lecteur, là où le passé-simple aurait alourdi la pensée. Le récit de la rencontre avec Pierre, est ainsi emblématique de l'écriture de Madeline Roth sans ornement stylistique :

« J'avais mis une annonce, il avait appelé, on avait pris rendez-vous. J'ouvre la porte et il se tient là, avec ses dix ans de moins que moi, avec son jean qui le serre, avec son sourire, avec sa voix qui, à ce moment-là, me scie le ventre en deux. On se gêne, je dis entrez, on se frôle, je dis c'est dans la chambre de mon fils, je le vois qui hésite, » (p. 13).

L'absence de liens logiques (= asyndète), l'absence de ponctuation du dialogue et le présent de narration rendent ici l'action plus directe et évitent tout commentaire subjectif. Ainsi il est possible de rapprocher ce que dit Annie Ernaux de son style, dans la citation suivante, du travail de Madeline Roth : « Une écriture sans jugement, sans métaphore, sans comparaison romanesque, une sorte d'écriture objective qui ne valorise ni ne dévalorise les faits racontés. » (Annie Ernaux, entretien avec Isabelle Charpentier). En effet, l'héroïne n'est pas dans le ressentiment ou la révolte ; nulle aigreur, nulle révolte ne l'habite. Le style sera sans artifice, à nu, comme l'héroïne, et d'une grande délicatesse.

Par ailleurs, on peut relever très régulièrement la succession de phrases courtes et l'emploi d'ellipses temporelles pour souligner cette écriture minimaliste.

ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS AVEC D'AUTRES ŒUVRES

1/ Œuvres littéraires

- Colette, *La Naissance du jour* (1928)
- Michel Butor, *La Modification* (1957) ; réflexions d'un homme dans le wagon d'un train Paris-Rome.
- Annie Ernaux, *Passion simple* (1992) ou *L'Occupation* (2002)
- Olivier Adam, *Le Cœur régulier* (2010) : une femme de presque 40 ans, désespérée, part au Japon dans un exil volontaire.
- Leïla Slimani, *Le Parfum des fleurs la nuit* (2021) : l'auteur passe une nuit dans un musée vénitien ; cette nuit sera propice à des confidences sur son enfance, son père et son métier.

2/ Œuvres cinématographiques

- Claude Lelouch, *Un homme et une femme* (1966) ; notamment le monologue intérieur de Jean-Louis dans sa voiture lorsqu'il roule de Monte-Carlo à Paris à la fin du film.
- Claude Sautet, *Les Choses de la vie* (1970), pour l'introspection du personnage masculin.
- Blandine Lenoir, *Aurore* (2017) : les difficultés de la vie amoureuse d'une femme de 50 ans.
- Claire Denis, *Un Beau Soleil intérieur* (2017) : l'histoire d'une femme proche de 50 ans qui cherche l'amour.

MON PÈRE DES MONTAGNES (2019)

PARCOURS DE L'ŒUVRE

« ... comment on dit je t'aime, quand on ne l'a jamais dit ? » (p. 14)

« L'enfance. Un jour ça s'en va. Je pensais que je ne m'en apercevrais pas. Mais ça fait un bruit terrifiant. Un bruit d'orage. » (p. 50)

Mon Père des montagnes, Le Rouergue, 2019

I/ Un récit à fleur de peau

Dans ce court roman, Madeline Roth raconte, à travers 28 petits chapitres, la semaine d'un jeune de 16 ans, Lucas, avec son père dans un chalet d'alpage. En alternant les points de vue des deux personnages, elle permet ainsi au lecteur de découvrir leurs pensées mais aussi leurs désirs, leurs frustrations, leurs regrets, les différents sentiments qui les traversent et cela dès l'annonce par la mère de cette semaine de vacances ensemble.

Voici quelques sentiments qui affectent Lucas :

• La nostalgie de l'enfance

En constatant la distance qui s'est installée entre lui et son père, Lucas exprime à plusieurs reprises le désir de retrouver le temps perdu de l'enfance ; celui où il montait sur les genoux de son père, celui où il jouait au foot avec lui dans la rue : « moi il m'arrivait parfois de vouloir redevenir un tout petit enfant. » (p. 16), « Je devrais être heureux, j'ai tellement attendu ça, le moment de quitter l'enfance, d'être grand. Mais en vrai ça fait comme une épine coincée dans la gorge. » (p. 19) Dès lors, la cabane construite derrière le chalet deviendra le symbole de cette période bénie de l'enfance et choisir de la reconstruire sera un peu pour Lucas comme conjurer le sort de la course inéluctable du temps.

• La tristesse

Faute de pouvoir exprimer ce qu'il ressent, Lucas est habité par un mal-être grandissant : « J'aime pas ce sentiment-là, quand je suis triste et que ça se transforme. Quand ça peut pas être de la colère, mais une sorte de bouillie moche, grise ou noire ou visqueuse, qui remplit le ventre et qui pèse, quand tout ton corps voudrait voler. » (p. 23). Point d'orgue de ce sentiment douloureux, la crise de larmes auquel il est sujet dans le chapitre 18.

• La naissance du sentiment amoureux

Dans le chapitre 7, Lucas raconte comment ses sentiments pour sa camarade Lou ont évolué en huit ans : « Un jour, je me suis rendu compte que je ne la regardais plus pareil qu'avant. Que je pensais à elle différemment. Que ça pouvait me faire rougir, ses regards. » Dès lors, il ne sera plus question d'échanger des cartes *Pokémon* ou de manger des bonbons après l'école, mais de manque, de sms amoureux ou d'une lettre écrite au chalet et qui constitue le chapitre 23.

II/ La relation père/fils

1/ Une communication difficile

Dans la famille que dépeint Madeline Roth dans ce roman, la communication ne circule pas de la même façon entre Lucas et sa mère qu'entre Lucas et son père. À l'opposé de la maman qui lit des histoires à son fils (p. 34), connaît son emploi du temps et se soucie de son travail scolaire, le père est plus taiseux, silencieux, mutique, et ne partage aucun loisir avec son adolescent ; il fait ce constat sommaire d'ailleurs : « un jour on jouait aux petites voitures, le lendemain il avait seize ans. » (p. 13) ; ou encore : « les mots c'est Anna qui les a » (p. 51). Ainsi, lorsque Lucas se retrouve isolé avec son père, il s'inquiète de cette incommunicabilité : « je me demande encore quels mots on va bien trouver à se dire nous deux, toute cette semaine. » (p. 16). Car lui voudrait parler, voudrait échanger avec ce père qu'il connaît si peu : « explique-moi [...] explique-moi [...] j'ai besoin que tu me parles, papa. Dis-moi. » (p. 31). Lucas n'a pas le même caractère que son père, il ne veut plus de cette habitude que l'on a dans sa famille de garder pour soi ses émotions, ses rancœurs ou ses joies ; lui veut devenir un être de paroles :

« Dans cette famille, on ne s'engueule pas. [...] Tout le monde garde ses répliques pour soi. [...] Combien de fois j'ai refermé la porte de ma chambre avec des mots qui en tremblaient de ne pas pouvoir être hurlés. [...] Moi, dans ma vie d'après, celle qui commencera après eux, je veux du bruit. Je veux plein de bruit. Qu'on m'apprenne à parler. » (p. 22)

Preuve en est, la lettre qui constitue le chapitre 23 et qu'il écrit à Lou, son amoureuse. Lui communiquera, lui dira « avec des mots qui sortent des bouches » ce qu'il ressent (p.61).

Néanmoins, l'adolescent, au fil des jours, commence à découvrir comment fonctionne son père et comprend que même s'il n'extériorise pas ses sentiments, ses sourires remplacent ses mots : « Y a des mots qui ne sont pas prononcés, mais on les entend quand même. Suffit de s'appliquer, peut-être. Suffit d'écouter. Pas avec les oreilles - avec le cœur. » (p. 40) ou « les mots qu'on ne dit pas, on les avait chassés à coups de ça, à coups de sourires. » (p. 66). Ainsi, Lucas, au bout de sa semaine de vacances aura compris et accepté que ses parents sont différents dans leur manière de communiquer avec lui mais qu'ils l'aiment, à leur manière, tous les deux.

2/ Un récit de retrouvailles

Lucas et son père sont deux êtres qui se sont éloignés ; étrangers l'un à l'autre, ils auraient aimé, l'un, un autre père, et l'autre, un autre fils (mettre en parallèle les pages 15 et 51). En effet, peu de choses les rapproche et ils ne partagent aucun centre d'intérêt ; quand l'un aime le foot, les listes, le bricolage, l'autre aime l'ordinateur, la console, le tennis. Malgré cela, il n'y a nulle colère, nulle haine entre eux, juste un malaise qui s'est installé au fil des années « On n'est pas fâchés, j'ai plutôt le sentiment qu'on est gênés. » (p. 17).

Ce séjour dans la montagne, orchestré par la mère, sera dès lors l'opportunité pour les deux personnages de renouer des liens qui s'étaient distendus (« Un jour je me suis rendu compte qu'on ne faisait presque plus rien ensemble, et qu'on se parlait de moins en moins. » p. 16). Mais le rapprochement se fait progressivement, à petits pas, à demi-mots, comme deux êtres qui se jaugent avant d'entrer en communication : « On s'apprivoise, avec mon père. » (p. 34). Le père enlève progressivement sa peau d' « ours » (p. 32), ose

sourires, et Lucas le retrouve enfin : « je commençais à trouver ça bien, d'être là avec lui, de le voir comme un père et pas juste un type qui dînait à notre table. » (p. 40). Ainsi, cette semaine de cohabitation aura permis au fils et au père de se retrouver, de renouer des liens, de faire tomber « le mur qui s'était monté entre [eux] ces dernières années » (p. 50). Lucas a compris que les différences qu'il y avait entre eux n'étaient pas insurmontables, mais devaient être acceptées :

« On peut aimer sans ça, je pense. Sans admirer, sans vouloir ressembler. Je n'étais pas sûr encore, mais je découvrais un truc un peu comme ça. Que je l'aimais. Pas juste parce que j'étais obligé, pour toute cette histoire de liens du sang. Mais parce que j'étais en train de l'apprendre, de le rencontrer. » (p. 67).

3/ Transmission et filiation

En dédiant son texte à son père et à son fils, Madeline Roth place d'emblée la question de la transmission au cœur de son roman.

Dès le premier chapitre, Lucas exprime son désir d'apprendre de son père : « Montre-moi comment on fait, papa. » (p. 11). Affecté par l'absence de communication de son père, Lucas déplore que ce dernier ne lui enseigne pas ce qu'il sait : « mon père a fait du feu. Encore un truc que j'aimerais qu'il me montre. » (p. 36). Lucas, malgré son jeune âge, devine et a une grande conscience de l'importance de la filiation : « il faut des modèles, il faut des tuteurs, des gens qui vous élèvent » (p. 46).

Le récit du séjour de son père en Alaska (chapitre 21) devient ainsi nécessaire pour lui, pour sa construction personnelle : « j'ai envie de l'entendre, comme si en me parlant enfin un peu de lui, j'allais savoir un peu plus qui j'étais, moi » (p. 53), « Je sentais que j'étais le fruit de ça, de leur histoire à eux. Et maintenant je pouvais écrire mon histoire à moi » (p. 58).

Dès lors, le jeune homme, en connaissant une partie de son histoire familiale, peut se tourner vers l'avenir et imaginer sa vie ; il est désormais le maillon d'une chaîne familiale : « un lien. Ça avait traversé mon grand-père, mon père et puis moi » (p. 58) ; lien symbolisé par le chalet d'alpage qui fut donné par le grand-père au père et qui sera légué à Lucas.

III/ Célébration de la nature et des plaisirs simples

Dans ce roman, Madeline Roth place son jeune personnage en décalage par rapport au lieu où il se trouve ; féru de jeux vidéo et de console, il va devoir vivre une semaine dans un chalet isolé sans eau ni électricité. Démuni au milieu de cette vie minimaliste, il va apprendre, par l'intermédiaire de son père, adorateur de la nature et des choses simples, le plaisir de vivre éloigné des nouvelles technologies et des sollicitations de la vie moderne ; il va apprendre « que l'important c'est d'être au monde, ce sont les couleurs de l'automne et ce qui renaît au printemps, c'est cette impression d'être dans la vie, sur la terre, reconnaissant de ce qu'elle nous donne. » (p. 33).

Ainsi, Lucas découvrira la quiétude d'une promenade la nuit, le plaisir de manger ce que l'on cultive « des radis, une salade » (p. 41), ou encore l'émerveillement d'un lever de soleil lors d'une randonnée au petit matin.

Ouvrier malheureux, aventurier frustré, le père de Lucas est en effet un homme solitaire, qui ne communique pas mais qui trouve dans la nature un apaisement. Dans le chapitre 10, il évoque ce que l'on pourrait appeler sa philosophie de vie :

« Moi j'aime faire du feu et griller de la viande en regardant la vallée en face, l'idée qu'ici, on est un peu en dehors de tout, des gens, de la société de consommation, du bruit, des bagnoles, des écrans, de cette sorte d'immense solitude à vivre comme des fourmis ou des moutons, ou un peu les deux. C'est comme si ici, et ici seulement, je ressentais une sorte d'humanité heureuse, quelque chose qui me dit que je suis un homme, que je suis vivant, que je suis petit sur une terre immense. »

Pas étonnant ainsi qu'il donne à lire à Lucas au chapitre 24 *Walden ou la Vie dans les bois* (1854) de Henry David Thoreau dans lequel cet auteur relate sa vie pendant deux ans dans une cabane qu'il a construite lui-même loin de toute civilisation ; ce récit engagé est une ode à la nature, aux plantes et aux bêtes et un véritable pamphlet contre le monde occidental.

ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS AVEC D'AUTRES ŒUVRES

1/ Œuvres littéraires

sur le retour à la nature :

- *Walden ou la Vie dans les bois* (1854) de Henry David Thoreau
- *Une année à la campagne* (1986) de Sue Hubbell
- *Dans les forêts de Sibérie* (2011) de Sylvain Tesson

sur la relation père-enfant :

- *Kilomètre zéro* (2002) de Vincent Cuvellier
- *Avec tes mains* (2009) d'Ahmed Kalouaz
- *Oublie-moi un peu, papa* (2012) de Brigitte Smadja

sur la dépendance des adolescents aux nouvelles technologies :

- *Dix jours sans écran* (2015) de Sophie Rigal-Goulard
- *Quinze jours sans réseau* (2017) de Sophie Rigal-Goulard
- *Vingt-quatre heures sans jeu vidéo* (2018) de Sophie Rigal-Goulard

2/ Œuvres cinématographiques

sur le retour à la nature :

- *Into The Wild* (2008) de Sean Penn
- *Captain Fantastic* (2016) de Matt Ross

sur la relation père-enfant :

- *La Gloire de mon père* (1990) d'Yves Robert
- *Le petit prince a dit* (1992) de Christine Pascal



PASSAGES À ÉTUDIER

- **Étudier en parallèle les chapitres 18 et 19** ; il s'agit du même épisode (la crise de larmes de Lucas) vu par l'adolescent (chapitre 18), puis vu par son père (chapitre 19).
- **Étudier la deuxième partie du chapitre 8** dans laquelle Lucas décrit le quotidien de son père, agent de maintenance dans une usine et de la pitié qu'il éprouve à son égard.
- **Étudier le chapitre 10** dans lequel le père prône un retour à la nature.

D'UN LIVRE À L'AUTRE : LECTURE TRANSVERSALE

Tout d'abord, il faut souligner que les 2 jeunes de ces romans s'appellent Lucas (on retrouve également ce prénom masculin dans *À ma source gardée*) et que la semaine durant laquelle se passent ces histoires est quasiment la même : semaine du 13 avril dans *Mon père des montagnes* et semaine du 11 avril dans *Avant le jour*.

Ensuite, même si ces 2 romans ne sont pas destinés au même public, quelques thèmes communs traversent les 2 récits :

- **La famille** ; dans les deux textes, Madeline Roth s'interroge sur ce qu'est une famille idéale :

- « Notre famille me semble bancal, eux deux et moi, trois c'est bancal, c'est impair. [...] Un jour, au CP, on avait dessiné un arbre généalogique. J'étais rentré de l'école en disant à ma mère : « Mais ça commence à combien, une famille ? Trois, ça fait une famille ? » Dans les pubs, à la télé, ils sont jamais trois. » (*Mon père des montagnes*, p. 36).

- « À combien de personnes ça commence, une famille ? Lucas et moi, on est deux. J'ai jamais pensé que ça faisait une famille, deux. » (*Avant le jour*, p. 16).


- **La pudeur entre les personnages** ; les personnages chez Madeline Roth ne sont pas très bavards ; êtres ultra sensibles, à fleur de peau, ils préfèrent un sourire, une caresse à de longs discours. Ici, l'exemple d'une main passée dans les cheveux :

- Dans *Mon père des montagnes* : « Mon père sourit et il passe la main dans mes cheveux. Il ne fait jamais ça non plus. » (p. 31). « Et puis parfois je me dis qu'il te suffirait d'une main posée sur moi, comme ce que tu as fait, là, avec mes cheveux. Même pas tellement des mots, mais sentir que tu es là. » (p. 35).

- Dans *Avant le jour* : « Je passe une main dans ses cheveux. Je souris juste – dans ce geste, il y a tout l'amour que j'ai pour lui, et je n'ai pas besoin d'en dire plus, ça ne nécessite aucun mot. » (p. 51).

- Dans *À ma source gardée* : « Et c'était pour ça que j'étais sûre de l'aimer : parce que j'aimais nos silences. Presque plus que nos mots. » (p. 32).

- **Des personnages en questionnement** ; les choix formels de Madeline Roth imposent l'introspection des personnages : journal dans *Avant le Jour*, monologues intérieurs des deux personnages dans *Mon père des montagnes* et dans *À ma source gardée*. Le lecteur découvre alors les pensées, les doutes, les questionnements des personnages qui vivent dans les textes des moments charnières de leur vie : le passage entre l'adolescence et l'âge adulte pour Lucas dans *Mon père des montagnes* ; le choix de rester avec son amant pour l'héroïne d'*Avant le jour* ; l'entrée dans l'âge adulte pour Jeanne dans *À ma source gardée* et la décision de ne pas garder l'enfant qu'elle porte.



Avant le jour (2021) et *À ma source gardée* (2015) peuvent être étudiés en parallèle ; le premier me semblant être la suite du second ! En effet, l'héroïne du roman pour adulte est une femme en proie au doute et au questionnement comme l'était Jeanne, à la sortie de son adolescence. Et toutes deux sont amoureuses d'un homme qu'elles doivent partager. Les deux femmes lisent également le même livre : *La Femme rompue* de Simone de Beauvoir ! (Recueil qui met en scène 3 femmes en pleine crise existentielle).

Par ailleurs, le style concis, direct, épuré de Madeline Roth est le même dans les 3 romans dont il a été question ici (cf. la rencontre entre Lucas et Jeanne dans *À ma source gardée*, p. 19). Aux grandes envolées lyriques et aux procédés littéraires grandiloquents, l'auteure préfère l'ellipse, l'asyndète et les phrases nominales pour dire l'amour, le chagrin, la colère ou encore la nostalgie.